

connection with modern analogies, "given the range of these variables and the limits of the available data it is clear that little can be proved conclusively. We are left with impressionistic comparisons" (p. 34).

This study, then, is a hypothesis applied to an essentially hypothetical situation, and accordingly operates within a more or less closed system. As for answering the question of the actual 'why' of incipient agriculture, it unfortunately does not take us any further. The question will scarcely be answered by the construction of more models but by the long and arduous task of examining more evidence as it is meticulously brought to light. Much more work still remains to be done with the spade before rushing forward with the pen.

Edmund F. BLOEDOW,
University of Ottawa.

* * *

PAUL GERBOD. — *L'Europe culturelle et religieuse de 1815 à nos jours*. Paris, PUF, 1977.

Paul Gerbod a publié un ouvrage qui répond presque en tous points aux objectifs de la collection où il paraît. La Nouvelle Clio se propose en effet de situer l'histoire et ses problèmes, de faire le point, ici en histoire culturelle et religieuse, sur les sources, l'état des connaissances et l'orientation des débats et des recherches dans ce secteur relativement et récemment constitué de l'historiographie.

Admirable au plan de la quasi exhaustivité et de la clarté d'exposition cet ouvrage constitue à la fois un panorama de l'évolution culturelle européenne depuis 1815 et un panorama de l'émergence de l'histoire culturelle comme secteur particulier de recherche.

Presque au même moment que Maurice Crubellier dans sa provocante et peut-être temporaire synthèse d'*Histoire culturelle de la France, XIX^e et XX^e siècle* (1974), M. Gerbod relève aussi le défi de la périodisation de la culture européenne de 1815 à nos jours. Si les raisons d'un point de départ en 1815 pourraient être davantage explicitées, l'affirmation de «l'impérialisme des cultures savantes» jusqu'en 1914 et de «l'avènement de la culture de masse» après la première guerre mondiale paraît bien fondée. D'autant mieux que M. Gerbod, attentif au socio-économique, aux structures et aux conjonctures, axe sa compréhension et son interprétation de la culture sur l'industrialisation et ses effets (urbanisation, modification des systèmes de communication). Sans affirmer un isomorphisme simpliste entre économie et culture, entre structure et superstructure, M. Gerbod comprend les changements et les persistances culturels à l'intérieur d'un schéma d'évolution des modes de production et de distribution et des effets de cette évolution sur les producteurs et les produits. Cet axe d'analyse permet seul de polariser, entre 1815 et 1914, la culture rurale et urbaine, la culture religieuse et profane et les formes d'expression ou media de la culture (imprimée et électrique, linéaire, visuelle et sonore). À tout le moins la périodisation de la culture passe par celle de l'économie.

La présentation des «sources», dans une première partie, (pp. 9-60) suit le schéma d'analyse et d'exposition de la culture utilisé dans l'ensemble de l'ouvrage. Cette riche bibliographie s'avère, lue d'Amérique, comparativement suggestive bien qu'elle soit beaucoup moins européenne que française. Cette limite

étonne lorsque l'on reconnaît l'excellence de l'historiographie britannique (Plumb, Briggs, Williams, Hoggart) en histoire de la culture pré-industrielle et industrielle. Étudiants et chercheurs seront aussi privés, dans cette partie sur les sources, d'une bibliographie sélective sur l'historiographie en histoire culturelle qui eût été nécessaire. Des énoncés sur le domaine et les méthodes de l'histoire intellectuelle, de l'histoire des idées, de l'histoire culturelle, de l'histoire des sciences, de l'histoire des mentalités (articles ou ouvrages de Lovejoy, Higham, Skotheim, Dupront, Duby, Mandrou) ont constitué une tradition épistémologique. L'absence de référence à ces travaux étonne dans cet ouvrage qui jalonne l'apparition de l'histoire culturelle comme secteur relativement autonome.

Une deuxième partie sur l'état des « connaissances » comprend d'abord la mise en place des « conditions de l'évolution culturelle », puis des dynamiques propres des périodes de « l'impérialisme des cultures savantes » et de « l'avènement de la culture de masse ». Les « conditions » de l'évolution culturelle sont les « influences » des « mutations » économiques, sociales et politiques, c'est-à-dire les effets de l'industrialisation sur « l'invention » ou la production culturelle (contraintes du créateur), sur les relais culturels (école, cercles, bibliothèques, expositions) et sur les modes d'information (imprimé, visuel, sonore). On notera que dans le schéma production-distribution (et consommation) M. Gerbod a peu porté attention à la consommation, phénomène crucial de l'industrialisation et de l'urbanisation, dont l'importance nouvelle devient perceptible dans les secteurs alimentaire et vestimentaire par exemple et dont l'apparition change les structures de la culture matérielle quotidienne. Des chercheurs et des lecteurs particulièrement intéressés à la culture des média électriques et électroniques du vingtième siècle trouveront peut-être insuffisantes les quelques lignes consacrées par l'auteur à l'évolution de la technologie (télégraphe, téléphone) et à la montée de l'électrification de la vie quotidienne.

Les pages sur « l'impérialisme de la culture savante » témoignent bien des connaissances de l'auteur, spécialiste des questions de l'enseignement (enseignement universitaire, de la philosophie, de l'histoire). La « subversion romantique », la « revanche positiviste » et « l'offensive anti-intellectualiste » synthétisent bien l'évolution de la culture savante jusqu'en 1914 tout en marquant le lent « effacement des cultures populaires » (modification des économies locales, du travail, du calendrier saisonnier).

Insuffisamment caractérisée, la culture « de masse » est toutefois suggestivement introduite par une distinction entre « culture prolétarienne » et « culture pour tous ». L'ouvrage qui de façon globale pose très bien les conditions des changements structurels dans les formes de culture le fait avec moins de réussite à propos de certains phénomènes. À propos du cinéma, des loisirs, du divertissement, du sport et de la radiophonie, les conditions de possibilité de leur implantation sont peu dégagées, la difficulté d'une telle analyse s'expliquant vraisemblablement par la plus grande nouveauté des phénomènes et peut-être par l'état des recherches historiques françaises sur les media et sur la culture populaire urbaine.

La troisième partie, « Débats et recherches » constitue une excellente synthèse de l'histoire de l'histoire culturelle, de ses « sollicitations idéologiques », de ses « incertitudes méthodologiques » et de ses champs de recherche. M. Gerbod retrace bien la généalogie de l'histoire culturelle (critique littéraire, histoire de la philosophie et des idées, histoire de l'art) jusqu'à la confrontation avec les approches (marxiste, structuraliste) et les techniques (analyses quantitatives, linguistiques, psychanalytiques) contemporaines tout en insistant sur la convergence de l'histoire culturelle à la fois avec l'histoire économique et sociale et avec l'ethnologie.

Quant à la décision de traiter simultanément de l'histoire culturelle et de l'histoire religieuse, elle se justifie justement par ce constat d'une «rupture historique entre le profane et le sacré» qui ne fut ni brutale ni complète mais qui au contraire se comprend à l'intérieur même de cette histoire plus globale de la culture que fait apparaître les processus d'industrialisation, d'urbanisation, de communication.

Compte tenu des difficultés de cadastrer ce domaine du culturel et surtout du culturel contemporain, l'ouvrage de M. Gerbod constitue une synthèse provocante de l'évolution culturelle européenne mais surtout française depuis 1815 et une introduction de grande qualité à l'histoire, aux questions de méthodes et aux champs de recherche actuels de l'histoire culturelle et de l'histoire religieuse.

Yvan LAMONDE,
McGill University.

* * *

FRANZ BALTZAREK, ALFRED HOFFMANN and HANNES STEKL. — *Wirtschaft und Gesellschaft der Wiener stadterweiterung*. Vol. V of *Die Wiener Ringstrasse. Bild einer Epoche*. Edited by Renate Wagner-Rieger. Wiesbaden: Franz Steiner Verlag, 1975.

The social and economic pressures associated with nineteenth-century industrialization forced drastic changes in the size and lay-out of cities. Sometimes this reorganization occurred through more-or-less uncontrolled speculation; other times it was carefully planned and supervised. Two of the most spectacular examples of supervised change were Paris and Vienna. Pride of place must go to the rebuilding of Paris under Napoleon III, but the creation of Vienna's famous Ringstrasse during the long reign of Franz Joseph is a worthy comparison in terms of its economic, social and cultural impact. The recognition that the Ringstrasse symbolized an important cultural epoch now beyond recall moved the West German Fritz Thyssen Foundation to sponsor a multi-volumed investigation that will undoubtedly make it the best studied street in the world. The present volume deals with the economic and social history of the Ringstrasse; most historians will probably consider it the lynchpin of the series.

During the century and a half before the mid-nineteenth century, Vienna emerged as the preeminent metropolis in Central Europe. The physical lay-out of the city, however, changed little in response to this growth; the inner city with the imperial court and its appendages remained sealed off from the surrounding suburbs by walls, bastions and glacises. By the last quarter of the eighteenth century numerous writers were advocating the razing of the fortifications, but it was not until after the revocation of the city's status as a fortress in 1817 that such proposals were seriously considered by the Habsburg government. Nonetheless, little had happened by 1848; the dozen or so projects submitted over the years were all thwarted by financial problems, jurisdictional disputes and lack of interest on the part of Emperors Franz and Ferdinand.

This situation was substantially altered by the political and economic reforms and reorganization that followed the accession of Franz Joseph to the Habsburg throne in December, 1848. In 1852 a commission was established to evaluate proposals to raze the fortifications and the rivalry between the Emperor's two most influential, competent ministers, Trade and Finance Minister Bruck and Interior Minister Bach, pushed the matter forward. Ultimately Bach's version won